



**HAL**  
open science

# La réécriture de la Bible chez les poètes latins (IVe-VIe siècles)

Sylvie Labarre

► **To cite this version:**

Sylvie Labarre. La réécriture de la Bible chez les poètes latins (IVe-VIe siècles). Gilbert Dahan. Réécrire les saintes Écritures, Supplément n°158, Le Cerf, p. 51-63, 2012, Cahiers Évangile, 9772204371491. halshs-03880152

**HAL Id: halshs-03880152**

**<https://shs.hal.science/halshs-03880152v1>**

Submitted on 15 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La réécriture de la Bible chez les poètes latins (IVe-VIe siècles)

Au moment où la poésie chrétienne s'épanouit dans le monde latin, après avoir longtemps abandonné l'espace littéraire à la prose, l'idée de couler la Bible dans le moule des genres poétiques antiques repose sur la conviction que les poètes païens ne sont pas restés étrangers à la Vérité du christianisme. Parce que l'*Énéide* de Virgile constitue un modèle particulièrement admiré, les poètes chrétiens veulent remédier à la pauvreté littéraire des récits bibliques tirés de la *Genèse*, de l'*Exode* ou des *Évangiles*, en les réécrivant dans le mètre épique et en les enrichissant de réminiscences virgiliennes, afin de faire don à Dieu de l'héritage culturel reçu dans les écoles et de rendre leur lecture plus attrayante.

Ces réécritures obéissent à une pluralité d'intentions : rivalité avec les grands poètes profanes, souci didactique, méditation spirituelle, louange, réflexion théologique, analyse exégétique, qui se manifestent à des degrés divers selon les époques, les auteurs et les passages retenus. Une évolution se dessine depuis une réécriture poétique presque littérale vers une paraphrase exégétique savante.

### Texte n°1 : Juvencus, *Les Évangiles*, Préface, v. 1-27. Programme poétique.

Sous Constantin, après la paix de l'Église, un prêtre d'origine espagnole, nommé Juvencus, compose une paraphrase épique de l'Évangile, faisant en quatre livres une synthèse des quatre évangélistes. Il donne ainsi naissance à l'épopée biblique. Il exprime la nouveauté de son projet dans sa préface.

Rien d'immortel ne tient, dans l'assemblage de l'univers,  
Ni le monde, ni les royaumes des hommes, ni la Rome d'or,  
Ni la mer, ni la terre, ni les étoiles de feu dans le ciel.  
Car le Père de toutes choses a fixé le moment irrévocable  
Où, dans un déferlement, un dernier incendie doit emporter l'univers tout entier.  
Mais, pourtant, innombrables sont les hommes que leurs actions sublimes  
Et l'honneur de leur vertu rendent célèbres pour longtemps.  
Les poètes amoncellent pour eux renommée et louanges.  
Les uns, ce sont les nobles chants qui coulent de la source de Smyrne  
Qui les célèbrent, les autres, la douceur de Maro, fils du Mincio.  
Non moins grande la gloire des poètes eux-mêmes se répand  
Et demeure comme éternelle, tant que les siècles s'envoleront  
Et que le tournoiement du ciel fera tourner terres et mers,  
Autour du firmament étoilé, selon la conduite ordonnée.  
Or, si des poèmes ont mérité si longue renommée,  
En nouant les mensonges des hommes aux exploits des Anciens,  
À nous une foi assurée accordera, pour des siècles d'une éternelle gloire,  
Un immortel honneur et versera un salaire mérité.  
Car mon poème sera la geste vivifiante du Christ,  
Don divin pour les peuples sans accusation de tromperie.  
Et il n'y a pas de crainte que l'incendie du monde n'emporte avec lui  
Cet ouvrage ; c'est lui, en effet, qui m'arrachera peut-être au feu,

Au moment où, de la nuée qui vomit des flammes, descendra, étincelant,  
 Le Juge, gloire du Père qui trône dans les hauteurs, le Christ.  
 Allons ! Que l'Esprit, sanctificateur et auteur de mon chant, m'assiste,  
 Et qu'il abreuve, tandis que je chante, ma pensée des eaux pures  
 Du doux Jourdain, afin que nos paroles soient dignes du Christ.

Notes : Smyrne : Homère passait pour originaire de Smyrne.

Maro désigne Virgile, originaire de Mantoue, ville arrosée par le Mincio.

Il s'inscrit dans la tradition épique classique, en se référant à Homère et Virgile. Mais il marque son originalité, en récusant les mensonges des fictions poétiques païennes, qui ne dispensent à leurs auteurs qu'une fausse immortalité, et leur oppose la vérité historique des actes du Christ, qui confèrent la vie éternelle. Les poètes païens invoquaient les Muses, lui, demande à l'Esprit-Saint de lui inspirer des paroles dignes du Christ, se faisant ainsi *pro-phète*, car il parle au nom de Dieu.

**Texte n°2 : Juvencus, *Les Évangiles*, IV, v. 743-773. La résurrection du Christ.**

Juvencus suit le récit de Matthieu (28, 1-9) avec une fidélité presque littérale, mais le transpose dans le registre épique traditionnel. Le Christ devient un véritable héros, capable d'accomplir des prodiges.

Déjà les astres de la nuit commencent à s'effacer  
 Devant l'avancée du soleil. Alors les mères, pour visiter l'enceinte du tombeau,  
 Accourent, mais une secousse ébranle soudain la terre  
 Entière et, glissant du ciel ouvert, descend  
 Un ange, qui fait rouler la pierre placée sur le seuil du tombeau.  
 Son visage étincelle comme le feu de l'éclair,  
 Et la robe dont il est vêtu brille à la manière de la neige.  
 La terreur avait privé les soldats de tous leurs sens  
 Et ils sont terrassés tout d'un coup, comme des cadavres abattus par la mort.  
 Mais celui-ci s'adresse aux mères par ces paroles :  
 « Qu'aucune crainte ne vous ébranle désormais, ni ne vous tourmente dans votre cœur ;  
 Car votre foi montre que vous cherchez le saint Corps,  
 Qu'une folie criminelle a cloué au bois d'une croix.  
 Le Christ est ressuscité et, avec son saint Corps, il a recouvré,  
 Après avoir vaincu la mort, les lumières éternelles de la vie.  
 Il vous a déjà été permis de voir qu'ici, au lieu du sépulcre,  
 Il ne reste plus rien des membres qui avaient été ensevelis.  
 Dès lors hâtez-vous et courez vite dire  
 Aux disciples, que le Christ est revenu aux rives de la lumière,  
 Et qu'il vous précède, joyeux, sur la terre de Galilée. »  
 À ces mots et à cette vue, une joie ardente et une stupeur avaient inondé  
 Les esprits de ces femmes interdites par l'incertitude et l'effroi.  
 Enfin faisant connaître partout leur joie, dans une course précipitée,  
 Elles rapportent ces événements aux disciples et quittent le tombeau.  
 Voici qu'au milieu du chemin Jésus se montra dans son éclat,  
 Et, avec douceur, il donnait le salut aux mères pleines de foi.  
 Celles-ci accourent et, embrassant ses genoux et ses pieds,  
 Elles adorent, en tremblant, Jésus, vainqueur de la mort.

Il romanise le texte en supprimant les noms des femmes et le « déjudaïse » en omettant la référence au jour qui suit le sabbat. La transition temporelle est spécifiquement épique avec son allusion à la course des astres. Les réminiscences poétiques (ex. « rives de la lumière »), et spécialement virgiliennes, sont nombreuses. Le récit peut s'enrichir de quelques notations pittoresques qui favorisent la méditation du message évangélique à des fins protreptiques et catéchétiques.

**Texte n°3 : Proba, *Centon*, v. 172-182. Le serpent.**

Quelques décennies plus tard, une aristocrate romaine, la poétesse Proba, épouse du préfet de la Ville, compose le premier centon virgilien chrétien. Elle procède à l'assemblage de vers ou de fragments de vers extraits de Virgile, afin de narrer les épisodes marquants de l'Ancien et du Nouveau Testament, parce qu'elle a la conviction que « Virgile a chanté les dons offerts par la bonté du Christ ».

**Et déjà le jour maudit était arrivé : par les campagnes en fleurs,  
Voici l'ennemi acharné, un serpent prodigieux, aux anneaux démesurés,  
Roulant sept replis, sept orbes.  
Nul n'oserait lever les yeux sur lui, nul n'oserait lui parler.  
Dans son oblique jalousie, il s'est suspendu aux feuilles d'un rameau,  
Insufflant son âme vipérine, lui qui n'a cœur qu'aux sombres guerres,  
Colères, traîtrises, calomnies meurtrières.  
Il est détesté même du Père en personne : tant il sait prendre de visages  
Et dresse ses écailles hérissées, et, pour ne laisser  
Ni crime, ni ruse qu'il n'eût osé ou tenté,  
Ainsi, le premier, il s'adresse à Ève et s'offre à sa vue.**

Le passage est composé d'emprunts textuels tirés de l'évocation des serpents qui tuent Laocoon et ses fils, du cyclope, de la furie Allectô ou encore de Cacus, créatures monstrueuses de l'*Énéide*, propres à faire naître la crainte et la réprobation. La poétesse invite ses lecteurs, tous des aristocrates lettrés, à lire la Bible à travers l'œuvre de Virgile. Elle rencontra un immense succès, comme en témoignent la tradition manuscrite et la vogue du centon jusqu'aux temps modernes, en dépit des critiques de Jérôme, traducteur scrupuleux de la Bible, choqué par ces prouesses littéraires.

**Texte n°4 : Prudence, *Livre d'heures*, V, *Hymne pour l'heure où l'on allume la lampe*, v. 53-80. Traversée de la Mer Rouge.**

La réécriture biblique ne se coule pas seulement dans le moule de l'hexamètre dactylique, qui est le mètre de l'épopée antique. Elle trouve aussi sa place dans la poésie lyrique. Entre 398 et 405, Prudence, originaire de Tarraconnaise et conseiller de l'empereur Théodose, compose le *Livre d'heures*, recueil de douze hymnes centrés, chacun, sur un ou plusieurs récits bibliques. Le cinquième hymne, composé d'asclépiades mineurs, consacré comme le sixième au soir, célèbre la lumière comme don de Dieu et rappelle le buisson ardent et aussi la colonne de feu qui guida les Hébreux à travers la Mer Rouge.

**La foule des fantassins se presse en bataillons serrés,  
D'autres montent sur des chars aux chevaux et aux roues rapides,  
Et déploient leurs enseignes guerrières**

Où brillent des dragons qui s'enflent.

Alors le peuple, oubliant désormais son ancien esclavage,  
Brûlé par les chaleurs de l'Égypte,  
Enfin hôte du gouffre marin à la couleur pourpre,  
S'était arrêté, fatigué, sur le rivage rouge.

L'ennemi cruel est là, avec son chef perfide,  
Ses troupes robustes engagent le combat ;  
Moïse, inébranlable, ordonne aux siens  
De s'avancer dans la mer d'un pas intrépide.

Les eaux s'entrouvrent et font place aux voyageurs,  
L'onde s'arrête, formant comme des rives, pour leur faire un chemin,  
Retenant autour d'eux ses flots transparents,  
Tandis que le peuple traverse, sur le fond de la mer partagée en deux.

Alors les jeunes soldats basanés,  
Excités par une haine farouche, sous la conduite de leur roi impie,  
Assoiffés de verser le sang des Hébreux,  
Osent se confier à l'abîme marin.

Ils allaient, emportés vers le fond par le tourbillon,  
Au milieu des flots, les bataillons du roi ;  
Mais les vagues à nouveau mêlées, reviennent,  
Roulant rapidement les unes sur les autres, en un gouffre uni.

On pourrait voir alors flotter, en ce naufrage,  
Les chars, les chevaux, les traits, les chefs eux-mêmes,  
Et les cadavres errants des noirs satellites,  
Deuil affreux d'un pouvoir tyrannique.

Le poète reprend *Exode* 14, 21-29, pour en faire un tableau d'une esthétique néo-alexandrine, voire baroquisante : transparence des eaux ou vagues qui se referment, naufrage de chars et de chevaux... Il offre une louange à Dieu, fondée sur une approche typologique de l'histoire du Salut. Cet abîme marin qui s'entrouvre, pour sauver les uns et perdre les autres, a une valeur fortement symbolique.

**Texte n°5 : Cyprianus Gallus, *Heptateuque*, *Deutéronome*, v. 24-39. Parénèse de Moïse.**

On attribue à un certain Cyprianus, traditionnellement dit « le Gaulois » et dont nous ne savons rien, un immense *Heptateuque* de plus de 5000 vers. Ce sont les parallèles textuels qui permettent de le situer dans le premier quart du Ve s., ou peut-être le deuxième. Son œuvre complète la paraphrase des *Évangiles* par Juvencus, en tournant en hexamètres dactyliques les livres qui vont de la *Genèse* aux *Juges*. Il adopte une versification stricte et concise qui correspond parfaitement au programme de Juvencus. Il ne se dépare de cette rigueur que pour transcrire trois cantiques en mètre lyrique, dans sa paraphrase du *Deutéronome*. Dans ce livre où le récit occupe peu de place, le poète a ajouté au discours parénétiq ue de Moïse adressé aux Hébreux un long exorde, où il évoque la traversée de la Mer Rouge.

L'océan, qui de coutume s'avance, en un flux alterné,  
 Toujours mouvant, où les souffles insaisissables du vent le portent,  
 Dieu l'a mis à nu sur le sable sec,  
 Lui a fait suer une terre de sang, des rivages rouges,  
 Pour vous conduire, quand vous étiez pris dans le terrible fléau des calamités :  
 Les murailles dressées de chaque côté de vos bras,  
 La mer entrouverte, restée suspendue en un flot partagé en deux.  
 Vous avez vu quelle sollicitude du Dieu Très-haut vous entourait alors,  
 Pendant que, volant derrière vous, s'élance votre ennemi  
 Et qu'il cherche une semblable voie sur la mer venteuse.  
 Mais lui, incapable de traverser les flots qui s'enflent,  
 Il tombe et il est ballotté au milieu des sables mouillés.  
 Vous, riches des dépouilles que vous avait données la molle Égypte,  
 Vous avez vaincu les terres brutes et inhabitables du désert,  
 Avec la protection de Dieu, qui fit soudain jaillir des sources des rochers  
 Et répandit la manne depuis le ciel radieux.

Le poète réorganise les éléments narratifs de l'*Exode* selon l'ordre voulu par Prudence dans son cinquième hymne. Cette réécriture prend les accents d'un hymne à la gloire du Dieu Sauveur qui est à la fois une force puissante et un Dieu qui prend soin de son peuple.

**Texte n°6 : Sédulius, *Poème pascal*, I, v. 17-37. Projet poétique.**

Dans le second quart du Ve s., Sédulius fait évoluer l'épopée biblique. Quand il décide de consacrer son talent littéraire à « enduire de miel poétique » le récit des « merveilles de Dieu », le titre de son *Poème pascal*, tiré de la *Première épître aux Corinthiens* (5, 7 : « Le Christ notre Pâque a été immolé »), témoigne de cette évolution.

Tandis que les poètes des Gentils s'attachent à parer leurs fictions  
 De mélodies pompeuses, de mugissements tragiques,  
 Des bouffonneries d'un Geta ou de tout autre art poétique,  
 Tandis qu'ils ravivent la contagion furieuse d'événements abominables,  
 Chantent le souvenir de crimes et, pour obéir à l'usage,  
 Confient d'innombrables mensonges aux papyrus du Nil,  
 Pourquoi moi, habitué à faire résonner les chants des dix cordes,  
 Avec les Psaumes de David, à me tenir avec révérence,  
 Dans le chœur sacré, et à psalmodier les réalités célestes avec de douces paroles,  
 Tairais-je les miracles éclatants du Christ qui nous apporte le salut,  
 Puisque je puis dire des faits évidents et que je me réjouis  
 De toute ma pensée et de tout mon cœur de professer le Seigneur tonnant,  
 Qui m'a donné la pensée et le cœur, qui seul a droit  
 À l'obéissance de sa créature, qui, en vertu d'un droit éternel,  
 Dans les cimes éthérées, possède avec son Père même puissance,  
 Égale splendeur, commune grandeur, perfection associée,  
 Gloire équivalente, même pouvoir, règne sans fin,  
 Principe éternel, sceptre perpétuel, gloire assortie,  
 Semblable majesté. C'est là, en effet, la voie du salut,  
 Celle qui guide des pas fermes vers les dons de la Pâque.  
 Voilà ce que sera mon chant : accordez-lui tous votre attention.

Notes : Les Gentils sont les païens. Geta : personnage de comédie.

Comme Juvencus, il commence par répudier les fictions de la poésie païenne et il invoque David. Mais il ne compose pas son poème en tenant dans une main la Bible et dans l'autre Virgile, il réorganise la matière. En cinq chants, de 300 à 400 hexamètres chacun, il embrasse toute l'histoire sainte. Il commence par des miracles de l'Ancien Testament dans lesquels il voit une préfiguration des Évangiles, pour se consacrer principalement aux miracles du Christ auxquels il ajoute des commentaires moraux et spirituels.

**Texte n°7 : Sédulius, Hymne II, Du point où naît le soleil, v. 5-28. Incarnation et nativité.**

À côté du *Poème pascal*, Sédulius compose deux hymnes, en s'inscrivant dans la tradition d'Ambroise ou de Prudence. Le second reprend, comme l'a fait Hilaire de Poitiers, un procédé de composition psalmique : l'acrostiche alphabétique. Il y raconte la naissance et les miracles du Christ jusqu'à l'Ascension. Pour l'Incarnation et la Nativité il suit l'*Évangile de Luc* (1-2).

**B Le bienheureux auteur de l'univers**

**A revêtu un corps servile,  
Pour délivrer la chair par la chair  
Et ne pas perdre ceux qu'il a créés.**

**C Les entrailles d'une mère chaste**

**La grâce céleste les pénètre,  
Le ventre d'une jeune fille porte  
Un secret qu'elle ignorait.**

**D La demeure d'un cœur pudique**

**Devient soudain le temple de Dieu :  
Intacte, ne connaissant pas d'époux,  
Elle a créé un fils par le Verbe.**

**E La mère a enfanté**

**Celui que Gabriel avait prédit,  
Celui que Jean, exultant, encore enclos  
Dans le ventre de sa mère avait pressenti.**

**F Il endura de coucher sur du foin,**

**Une étable ne lui répugna pas,  
Et il fut nourri d'un peu de lait,  
Celui par qui nul oiseau n'a faim.**

**G Le chœur des habitants du ciel se réjouit ;**

**Les anges chantent Dieu,  
C'est en présence de pasteurs  
Que le Créateur devient pasteur de tous.**

Cette réécriture du récit évangélique apparaît comme une continuation des *Psaumes*. Mais les intentions catéchétiques et théologiques s'ajoutent à la louange. Dans un

contexte de controverse antiarienne, les enseignements doctrinaux, par exemple sur la nature du Christ et son incarnation, se parent des attraits de la poésie.

**Texte n°8 Claudius Marius Victorius, *La Vérité*, I, 1-6, 22-38. Création du monde.**

Des intentions pédagogiques et didactiques président à l'écriture en trois chants d'une œuvre intitulée *La Vérité*, par un rhéteur marseillais, nommé Claudius Marius Victorius, vers 425-430. Il veut montrer « par quelle route à nouveau la vérité revient, chasse les rites impies, et rouvre les portes des saints mystères de l'éternelle vie ». Il paraphrase les 19 premiers chapitres de la Genèse jusqu'à la destruction de Sodome et Gomorrhe. La narration de la création du monde devient une véritable profession de foi.

**I, 1-6**

Avant les cieux, la lumière du jour dans le ciel, les ténèbres sur la terre,  
Avant les formes des œuvres, les choses ou même les principes des choses,  
Éternellement, sans fin dans le passé et sans fin dans l'avenir,  
Il y avait un Dieu unique, à qui il est permis d'être toujours,  
Auprès de qui vivait le Verbe, né dieu, à l'égal de l'Esprit saint,  
L'ensemble de la force secrète qui donne la vie. (...)

**I, 22-38**

Car ce n'est pas un hasard dénué d'intelligence (comme l'a prétendu une langue  
Dans sa fureur sacrilège), qui en faisant rouler des semences ignorantes,  
A produit une œuvre si sage, et il n'est pas permis de dire qu'elle est née  
Avant le temps, parce que les choses qui sont nées se meuvent dans le temps  
Et alors le temps n'était pas, ni de croire que, dans le passé,  
Elle a toujours possédé une force éternelle et stable,  
Car il faut avouer que ce qui est composé de corps a commencé d'être.  
En effet, un corps, qu'un coup blesse, que le temps dissout  
Et anéantit, par le fait même qu'il tend vers sa fin ultime,  
Montre son commencement, et ce qui a de toute évidence commencé à être  
Il convient de croire que cela a été fait ou de penser que cela est né.  
Car puisque ce qui est né est mis en branle et entraîné par le temps,  
Le temps qui court depuis la création du monde prouve que  
Ce qui est antérieur et qui est nécessairement composé de matière corporelle  
N'a pas pu naître et révèle que cela a pu être fait.  
Il est donc établi que le monde a été fait. Chacun est contraint  
De l'admettre et, convaincu par le vrai dogme, il le croit.

L'idée que le monde n'est pas né avant le temps remonte à Platon et Philon d'Alexandrie, la pensée que ce qui est né doit périr et que ce qui est périssable doit être né vient de Platon et d'Aristote, et elle a persisté chez les Stoïciens et les Épicuriens, avant d'être reprise par les auteurs chrétiens. Mais Marius Victorius s'oppose aux théories cosmogoniques des païens pour affirmer l'existence d'un Dieu créateur. Il combat l'atomisme de Démocrite. La « fureur sacrilège » évoque l'erreur du paganisme.

**Texte 9 : Dracontius, *Louanges de Dieu*, I, 332-352. Création de l'homme.**

À la fin du Ve s., c'est dans l'Afrique vandale que Dracontius compose ses *Louanges de Dieu*. La célébration de la bonté divine est la clé de cette œuvre écrite pendant une



incarcération dont l'issue était incertaine. Le chant I comporte une réécriture poétique de l'*hexameron*. Voici l'interprétation qu'il donne du verset 7 du chapitre 2 de la *Genèse* : « Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant » (Trad. TOB).

**Le Prince (=Dieu) ordonna à la nature et elle produisit toutes choses,  
 Mais l'homme ce n'est pas la terre qui l'enfante, ni, de ses ondes, l'océan,  
 Ni le ciel, ni les astres qui le créent, ni l'air le plus pur,  
 Mais le Souverain et Créateur modela, membre par membre,  
 L'homme fait de la poussière, destiné à régner souverainement sur toutes choses.  
 Le limon était encore informe, il se fait membres,  
 Il devient corps, figure humaine, image du Très-Haut.  
 La forme nouvelle d'un homme apparaît un instant sans âme.  
 Un souffle le pénétra, parcourut soudain tous ses membres,  
 Le sang rouge atteignit les viscères et les réchauffa,  
 Bientôt les joues rougirent, et le corps tout entier se teint de rouge.  
 Déjà est une peau ce qui était poussière ; déjà la terre enchâsse les moelles  
 Dans les os ; les cheveux se dressent en moisson.  
 Dans leur double orbite, étincellent comme des gemmes les yeux brillants,  
 Et l'assemblage se mit à parler, machine inouïe, se dressant,  
 Heureuse de louer son créateur pour ce qu'elle était,  
 Et elle jette ses regards sur toutes choses : l'homme s'émerveille  
 De telles fleurs en ce lieu charmant, ces quatre fleuves limpides,  
 Aux flots sonores, dont le tourbillon effleure les rives,  
 Qui traversent des gorges boisées ou des campagnes verdoyantes,  
 L'émerveillent.**

Son esthétique est empreinte de maniérisme. La description a pour fonction de mettre sous les yeux du lecteur un tableau où ressortent les éclats et les couleurs, comme dans les arts figurés de cette époque. Elle culmine en un hymne à la Création divine.

**Texte n°10 : Avit, *Geste de l'histoire spirituelle*, IV, *Le déluge universel*, v. 627-649.  
 L'arc-en-ciel symbole du baptême.**

Avit de Vienne, évêque de sa ville natale, écrit une épopée théologique et spirituelle du Salut, en cinq chants, au tournant des Ve-VIe siècles. Il ne réalise pas une paraphrase fidèle, à la manière de Juvencus ou de Cyprianus, mais conçoit une composition originale dont l'unité est assurée par un thème théologique : celui de la Rédemption. Sa réécriture de la Bible tend vers l'allégorie, comme on le voit avec cette description de l'arc-en-ciel qui apparaît à la fin du Déluge comme signe de l'alliance entre Dieu et les hommes (*Genèse* 9, 12-17).

**Lorsque l'eau en suspens a senti le soleil oblique,  
 Elle projette des couleurs hésitantes à l'éclat irisé :  
 On ne pourrait les compter. Les cercles imprécis, d'aspect différent,  
 Se jouent de leurs apparences ainsi mêlées de lumière,  
 Saphir aux reflets verts, moucheté, céruléen ou blanc.  
 L'arc tire sa couleur pourpre de la nuée, du soleil son éclat,  
 Du ciel il prend sa clarté, de la terre son obscurité,  
 Et ces teintes constituées d'éléments pourtant séparés,**

On les croirait autant en opposition qu'on les verrait en accord.  
 Dieu a fourni aux mortels effrayés cette forme de l'arc-en-ciel comme un signe,  
 Promettant ainsi que le ciel serait serein après de la nuée  
 Et qu'il ne serait plus tenu de mettre les terres en péril.  
 Maintenant, toi qui désires observer un véritable salut,  
 Tu regarderas ce signe que les signes figurent.  
 En effet, c'est le Christ, dispensateur de vie, qui en a envoyés par avance de tels,  
 Et une double nature a donné le Sauveur.  
 Sur terre, dans la chair reçue d'une vierge resplendissante,  
 Réside l'éclat naturel issu de la semence paternelle ;  
 Et un médiateur, intermédiaire dans l'éther élevé,  
 Varié en ses multiples bienfaits, mais brillant en chacun d'eux,  
 Révèle l'arc vivifiant du gage sacré.  
 Regarde-le avec ton cœur, toi qui, purifié par le baptême,  
 Libéré de tes péchés disparus, t'élèves vers le ciel.

Note : gage sacré : l'eucharistie est le gage de la vie éternelle.

Cette description est caractéristique du « style de joaillerie », pratiqué par les poètes de cette époque. Elle met en valeur les jeux de lumière, les couleurs et les aspects changeants. Elle prépare la conclusion du chant IV, consacré au Déluge, où le poète rappelle la typologie du baptême. L'arc est le signe qui préfigure le Christ, qui par sa double nature, divine et humaine, est le médiateur privilégié entre Dieu et les hommes. Le poème a aussi pour fonction de combattre les dérives hérétiques et d'affirmer l'orthodoxie.

#### **Texte 11 : Arator, *Actes des Apôtres*, I, 1-20. Mort et résurrection du Christ.**

Arator, sous-diacre de l'Église romaine, offre au pape Vigile des *Actes des Apôtres*, en deux livres, l'un centré sur Pierre, l'autre sur Paul. Il en donne une lecture publique en quatre séances dans la basilique Saint-Pierre-aux-Liens, en avril-mai 544. En un sens il complète l'œuvre de Juvencus, mais en fait il transforme profondément l'épopée biblique en l'infléchissant vers une paraphrase exégétique qui lui vaut un immense succès au Moyen Âge.

Lorsque les Juifs, souillés par le sang de leur crime,  
 Eurent osé commettre le sacrilège, le Créateur de toutes choses acheva son œuvre.  
 Ce qu'il a assumé, en prenant, sans recours à la semence, un corps humain,  
 Il le donna pour le salut de la race humaine, ayant consenti à toucher  
 La profondeur de l'Enfer, sans quitter les sommets du ciel.  
 De l'éternelle nuit les ténèbres damnées furent libérées par le jour,  
 À son entrée chez les Mânes. Dans leur fuite, les astres abandonnent le ciel,  
 Pour accompagner Dieu. Effrayée par la croix du Christ,  
 La nature veut subir une égale souffrance, et la puissance de la mort,  
 En remportant sa victoire, périt, engloutie sous le poids du triomphe.  
 En ravissant davantage, elle n'a plus aucun droit. La puissance divine,  
 En liant des membres, a ranimé et mis à nouveau en mouvement des cadavres.  
 À la vie les monuments funéraires s'ouvrent, et les cendres des saints  
 Renouvellent le jour de leur naissance après le tombeau. Le troisième jour se lève.  
 La majesté revient avec sa chair et rapporte une beauté étincelante  
 Du séjour des ombres, si bien que, depuis son limon exilé,  
 Longtemps séparée de sa patrie, l'origine est regagnée.

**Le Tout-puissant prépare lui-même les voies et ordonne aux corps  
De régner avec lui après le tombeau. Tandis que meurt la semence du venin,  
Il a rendu ses propres semences au jardin fleuri.**

Le poète décrit de manière grandiose la descente du Christ aux Enfers, avec en arrière-plan l'affrontement des éléments cosmiques (jour/ténèbres), sur un fond de clair-obscur. Les tombeaux s'ouvrent, cependant que le Christ triomphe sur la mort. Le mystère chrétien de la résurrection est transposé selon le mode épique en un retour triomphal du héros. Pour finir, la perspective du renouveau s'ouvre vers un retour eschatologique du Paradis originel. La résurrection fait reflorir le Paradis.

## Conclusion

Entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, les réécritures de la Bible montrent que les attentes des lecteurs changent. Les premières paraphrases venaient suppléer les insuffisances des anciennes traductions latines, les *Vieilles latines*. Grâce à la diffusion de la Vulgate, qui offre une version plus satisfaisante et plus littéraire, et au développement de l'exégèse en Occident, transmise souvent par les homélies, les chrétiens connaissent mieux la Bible, aussi les poètes ne leur offrent-ils plus une simple paraphrase poétique, mais un commentaire théologique, moral et spirituel. Ainsi naît une poésie biblique qui continuera avec le *Paradis perdu* de Milton ou les poèmes de Vigny ou d'Hugo, pour ne citer qu'eux.

## Sélection bibliographique

- J.-L. CHARLET, « L'inspiration et la forme bibliques dans la poésie », dans *Le monde latin antique et la Bible, Bible de tous les temps*, vol. 2, Paris, 1985, p. 613-643.
- J. FONTAINE, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien*, Paris, 1981.
- R. P. H. GREEN, *Latin Epics of the New Testament, Juvenius, Sedulius, Arator*, Oxford, 2006.
- R. HERZOG, *Die Biblepik der lateinischen Spätantike, Formgeschichte einer erbaulichen Gattung*, Munich, 1975.
- M. ROBERTS, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, Liverpool, 1985.

## Origine des éditions et des traductions

- N°1 éd. Huemer, CSEL 24, trad. S. Labarre.  
N°2 éd. Huemer, CSEL 24, trad. S. Labarre.  
N°3 éd. Schenkl, CSEL 16, trad. S. Labarre.  
N°4 éd. Lavarenne, CUF, trad. S. Labarre.  
N°5 éd. Peiper, CSEL 23, trad. S. Labarre.  
N°6 éd. Huemer, CSEL 10, trad. S. Labarre.  
N°7 éd. Huemer, CSEL 10, trad. S. Labarre.  
N°8 éd. Hovingh, CCL 128, trad. S. Labarre.  
N°9 éd. Moussy, CUF, trad. S. Labarre.  
N°10 éd. Hecquet-Noti, SC 492, trad. S. Labarre.  
N°11 éd. Mac Kinlay, CSEL 72, trad. S. Labarre.

